

Les Béotiens, ancêtres des Baléares

On désigne aujourd'hui sous le nom de « Baléares » l'archipel situé près des côtes orientales de l'Espagne, qui comprend essentiellement les îles de Majorque, de Minorque, d'Ibiza et de Formentera (1). Mais, chez les auteurs anciens, le terme « Baléares » a souvent un emploi plus limité : il s'applique à Majorque et à Minorque (2). Ces îles s'appelaient aussi « Gymnésies » (*Γυμνήσιαι*), par allusion, nous dit-on, aux mœurs des habitants qui vivaient « nus » (*γυμνοί*), tout au moins en été (3). Quant à *Βαλιαρεῖς* (4), les uns y reconnaissent un mot punique (5), les autres un mot indigène (6). D'autres encore y cherchaient le souvenir d'un éponyme, un certain Balias, qui aurait accompagné Hercule dans son expédition contre Géryon (7). Enfin, les érudits anciens, friands d'explications étymologiques où le grec a la meilleure part, n'hésitaient pas à mettre le mot « Baléares » en rapport avec le verbe *βάλλειν*, « lancer », les îles de l'Ibérie

(1) Sur les Baléares, voir HUEBNER, *Baliares* dans P. W., *RE*, II, 1896, col. 2823-2827 ; A. MAYR, *Balearen* dans *Reallexikon der Vorgeschichte*, I, 1924 ; Ad. SCHULTEN, *Geografía y Etnografía antiguas de la península ibérica*, I, Madrid, 1959, p. 356 et suiv.

(2) STRABON, III, 167, distingue les deux Pityusses des deux Gymnésies ou Baliarides ; cf. STÉPHANE DE BYZANCE, s.v. *Γυμνήσιαι* : δύο νήσοι περι τὴν Τυρσηνίδα, οὐχ ὡς τινες ἐπτά. Pour un autre emploi des termes Gymnésies et Baléares, appliqués à l'ensemble des îles ibériques, voir ci-dessous p. 399.

(3) DIODORE, V, 17 ; TITE-LIVE, *Perioch.*, LX ; STÉPHANE DE BYZANCE, s.v. *Γυμνήσιαι* ; EUSTATHE, *ad* DION. *Perieg.*, 457 (MÜLLER, *G.G.M.*, II, p. 302). Sur l'origine du terme et ses rapports avec le nom des *Γυμνήτες*, population de l'Ibérie, mentionnée par AVIEN, *Ora marit.*, 464, voir HUEBNER, *op. cit.*, col. 2823 ; A. MAYR, *op. cit.*, p. 332 ; Ad. SCHULTEN, *op. cit.*, p. 358.

(4) Sur les différentes formes du terme, voir HUEBNER, *op. cit.*, col. 2824 ; Ad. SCHULTEN, *op. cit.*, p. 357. Voir aussi le *Thesaurus linguae latinae*, s.v. *Baliares*.

(5) AGATHÉMÈRE, 20 (MÜLLER, *G.G.M.*, II, p. 481). Ailleurs, il est question de Phéniciens : STRABON, XIV, 654.

(6) DIODORE, V, 17 ; EUSTATHE, *ad* DION. *Perieg.*, 457 (MÜLLER, *G.G.M.*, II, p. 303). Voir aussi le témoignage de Dion Cassius (Zonaras), cité ci-dessous, p. 399.

(7) TITE-LIVE, *Perioch.*, LX.

ayant été ainsi dénommées à cause de la dextérité des insulaires dans le maniement de la fronde (1).

Les îles Baléares fournissaient, en effet, des frondeurs réputés, à tel point que les auteurs anciens font parfois de *βαλιαρεῖς* un synonyme de *σφενδονῆται* (2). Autre trait caractéristique, propre à souligner l'adresse exceptionnelle des insulaires : on leur attribuait l'honneur d'avoir inventé la fronde (3). Strabon, cependant, présente les choses sous un aspect assez différent (4). Voici ce qu'il rapporte à ce sujet : « Ils s'y sont exercés (au maniement de la fronde) avec succès, à ce qu'on prétend, depuis que les Phéniciens se sont emparés de leurs îles. On dit aussi que les Phéniciens furent les premiers à les vêtir de la tunique à large bordure. Ils allaient auparavant au combat sans ceinture, le bras enveloppé d'une peau de chèvre ou armé d'un javelot dont la pointe avait été soit durcie au feu, soit, plus rarement, équipée d'une petite pièce de fer » (5).

Pour le géographe, les Baléares auraient donc été initiés au maniement de la fronde par les Phéniciens. Avant l'occupation phénicienne, ils menaient une existence assez primitive et vivaient dans une sorte de dénuement (6). L'idée de dénuement est du reste contenue dans le terme « Gymnésies », qui serait, selon Servius, le nom le plus ancien des Baléares. Plus tard seulement, quand les Grecs occupèrent les îles de l'Ibérie, ils les auraient appelées « Baléares » *παρὰ τοῦ βάλλειν* (7).

(1) DIODORE, V, 17 ; TITE-LIVE, *Perioch.*, LX ; SERVIUS, *ad VERG. Georg.*, I, 309 ; ISIDORE, *Étymol.*, XIV, 6, 44.

(2) POLYBE, III, 33, 11. Cf. AGATHÉMÈRE, 20 (MÜLLER, *G.G.M.*, II, p. 481) : *οἱ γὰρ σφενδονῆται οὕτω καλοῦνται Βαλιαρεῖς*. STÉPHANE DE BYZANCE, *s.v. Γυμνησῖαι* : ... ἐκλήθησαν δὲ καὶ Βαλιαρίδες, ἀφ' οὗ Βαλιαρεῖς τὸ ἔθνικόν, ὃ ἐστὶ σφενδονῆται.

(3) SERVIUS, *ad VERG. Georg.*, I, 309 ; VÉGÈCE, *De re militari*, I, 16 ; ISIDORE, *Étymol.*, XIV, 6, 44. PLINÉ, *N.H.*, VII, 201, attribue l'invention de la fronde aux Phéniciens : *Syrophoenices ballistam et fundam* ; cf. P. THOMSEN, *Schleuder* dans *Reallexikon der Vorgeschichte*, XI, 1927-28, p. 284.

(4) STRABON, III, 167. Sur les sources de Strabon dans sa description des Baléares, voir J. MORR, *Die Quellen von Strabons drittem Buch* dans *Philologus, Supplementbd.*, 18, 3, 1926, p. 118 et suiv.

(5) Trad. Fr. LASSERRE (Les Belles Lettres), Paris, 1966.

(6) Lycophron s'attache également à souligner le dénuement des habitants des Gymnésies : voir ci-dessous, p. 396.

(7) SERVIUS, *ad VERG. Georg.*, I, 309 : *et insulae Baleares primo Gymnesiae dictae. Post uero cum a Graecis occupatae sunt, quia cum lapidibus fundas rotantes aduersarios submouerent, insulas, quas incolébant, παρὰ τοῦ βάλλειν Baleares appellarunt*. Sur l'antériorité du terme *Γυμνήσῖαι*, voir aussi PHILTÉAS, 498 F 1 JACOBY (= *Schol. LYCOPHRON*, 633).

Comme on peut le constater, les considérations des anciens sur les noms des îles Baléares et sur les mœurs de leurs habitants accordent une place importante à des préoccupations étymologiques. En outre, les érudits ne s'étaient pas contentés de chercher à reconnaître dans la toponymie des traces d'une influence hellénique. Ils avaient annexé les îles de l'Ibérie au domaine de la civilisation grecque en y faisant venir des colons qui passent tantôt pour Rhodiens, tantôt pour Béotiens.

*
* *

Dans le passage cité précédemment ⁽¹⁾, Strabon mentionne l'occupation des Baléares par les Phéniciens, sans faire la moindre allusion à une colonisation grecque. Mais, si l'on se reporte à un autre passage de la *Géographie*, consacré à l'île de Rhodes, on verra que l'auteur, après avoir mentionné plusieurs colonies qui auraient été fondées par les Rhodiens en des temps très lointains, bien antérieurs à l'instauration des jeux olympiques, signale que, selon certains témoignages, les Rhodiens se seraient également établis dans les îles Gymnésiennes à leur retour de la guerre de Troie ⁽²⁾. Cette tradition nous est connue par ailleurs : Tzetzés rappelle, dans son commentaire à Lycophron ⁽³⁾, le sort réservé aux compagnons de Tlépolème (*οἱ τοῦ Τληπολέμου*) qui, après avoir abordé en Crète, furent entraînés par les vents et jetés sur les côtes des îles ibériques.

Comme l'a souligné J. Bérard ⁽⁴⁾, nous sommes ici dans le domaine de la tradition légendaire, qu'il faut se garder de confondre avec celui de la tradition historique. On peut du reste deviner aisément les raisons qui ont conduit les érudits anciens à installer dans les Baléares des colons d'origine rhodienne. Les Rhodiens ont fréquenté les ports de la Méditerranée occidentale et ils ont fondé des colonies

(1) Voir ci-dessus, p. 394.

(2) STRABON, XIV, 654: *τινὲς δὲ μετὰ τὴν ἐκ Τροίας ἄφοδον τὰς Γυμνησίας νήσους ὑπ' αὐτῶν κτισθῆναι λέγουσιν.*

(3) TZETZES, ad LYCOPHR., 911: *καὶ οἱ τοῦ Τληπολέμου προσίσχουσι Κρήτην, εἶτα ὑπ' ἀνέμων ὠσθέντες περὶ τὰς Ἰβηρικὰς νήσους ῥέκησαν*; cf. SILIUS ITALICUS, III, 364. Sur Tlépolème, voir mon article, *La légende de Philoctète en Italie méridionale* dans *RBP*, 43, 1965, p. 10.

(4) J. BÉRARD, *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'antiquité*, 2^e éd., Paris, 1957, p. 62 et suiv.

en Sicile (1). Ces navigateurs étaient aussi des frondeurs renommés. Thucydide les mentionne à propos de l'expédition de Sicile (2) et il en est question à diverses reprises dans l'*Anabase* de Xénophon (3). On pouvait donc sans grande difficulté associer Baléares et Rhodiens, les confondre pour ainsi dire en un même peuple et donner ainsi à ce tableau de la colonisation grecque dans les îles de l'Ibérie un vernis qui ne fût pas trop suspect.

Mais il existe une autre tradition, qui nous est connue essentiellement par l'*Alexandra* de Lycophon (4). Dans ce poème célèbre pour son obscurité, la prophétesse Cassandre décrit les malheureux naufragés, vêtus de peaux de bêtes (*σιστρονοδῦται*), qui viendront comme des crabes s'accrocher aux « roches Gymnésiennes battues des flots » (*ἀμφικλύστους χοιράδας Γυμνησίας*). Elle nous les montre sans manteau, sans chaussures, « armés d'une triple fronde à deux courroies » (*τριπλαῖς δικώλοις σφενδόνας*) (5) et elle évoque la dure école à laquelle les mères soumettront leurs enfants pour faire d'eux de redoutables frondeurs. Au terme de cette prophétie, Cassandre nous révèle l'origine de ces naufragés : « race de l'antique Arné, chefs des Temmiques, qui regrettent Graia, les collines de Léontarné,

(1) Sur le commerce rhodien en Occident au VII^e siècle avant J. C., voir Fr. VILLARD, *Vases de bronze grecs trouvés dans une tombe étrusque du VII^e siècle* dans *Mon. Piot*, 48, 2, 1956, p. 50 et suiv. ; et l'ouvrage du même savant, *La céramique grecque de Marseille*, Paris, 1960, p. 72 et suiv. Mais voir sur cette question, J.-P. MOREL dans *La Parola del Passato*, 1966, p. 384. La tradition antique semble avoir fortement exagéré le rôle des Rhodiens dans la colonisation ; cf. mon article *La légende de Philoctète en Italie méridionale*, p. 14 ; pour Rhodé et sa fondation par les Rhodiens, voir ci-dessous, p. 402. On invoque souvent la mention d'une thalassocratie rhodienne dans la liste des thalassocraties que nous a transmise Eusèbe : J. BÉRARD., *op. cit.*, p. 63. Mais on omet de dire que cette liste est une construction artificielle, élaborée à une époque tardive, comme l'a montré W. ALY, *Kastor als Quelle Diodors im 7. Buch* dans *RhM*, 1911, p. 585 et suiv. : cf. Ed. MEYER, *Geschichte des Altertums*, II, 2, 2^e éd., Bâle-Stuttgart, 1931, p. 62, n. 1.

(2) THUCYDIDE, VI, 43.

(3) XÉNOPHON, *Anabase*, III, 3, 16 ; III, 4, 15 ; voir aussi V, 2, 12, où apparaissent des gymnètes avec leurs sacs remplis de pierres. Cf. ARRIEN, *Anabase*, II, 7, 8. Sur l'intervention des frondeurs rhodiens à la bataille de Pharsale, voir APPIEN, *Bell. civ.*, II, 71.

(4) LYCOPHRON, 633 et suiv.

(5) Ces trois frondes, au sujet desquelles d'autres précisions nous sont données par STRABON, III, 168 et par DIODORE, V, 18, se retrouvent dans FLAUBERT, *Salammô*, Paris, 1921, p. 202 : « A la droite et à la gauche des éléphants, voltigeaient les frondeurs, une fronde autour des reins, une seconde sur la tête, une troisième à la main droite ».

Skólos et Tégyra, le site d'Onchestos, le cours du Thermodon et les eaux de l'Hypsarnos » (1).

Cette énumération, inspirée du Catalogue homérique (2), nous indique qu'il s'agit de Béotiens. A leur retour de la guerre de Troie, ils auraient été victimes d'un naufrage. Leur sort est le même que celui des compagnons de Télépolème et la mise en scène est identique ; seule varie la nationalité des naufragés (3). Mais, pour expliquer l'arrivée de ces Béotiens, nous ne pouvons invoquer les raisons que nous avons fait valoir précédemment (4). Les Béotiens ne sont ni des frondeurs (5) ni de hardis navigateurs. Ils ne sont pas animés de cet esprit d'aventure qui a conduit tant de peuples grecs à essaimer dans les diverses régions du bassin méditerranéen et le rôle qu'ils ont joué dans l'histoire de la colonisation, si on le compare à celui des Rhodiens, paraît singulièrement réduit (6).

La présence des Béotiens dans les Baléares constitue une sorte d'énigme, difficile à résoudre avec les éléments dont nous disposons. Lycophron s'était inspiré de Timée (7), mais le témoignage de l'historien ne nous a pas été conservé. D'autre part, les Béotiens nous apparaissent dans l'*Alexandra* sous un aspect assez inattendu, vêtus seulement d'une peau de bête et armés d'une triple fronde. Ce sont

(1) LYCOPHRON, 644 et suiv. :

Ἄρης παλαιᾶς γέννα, Τεμύκων πρόμοι
Γραΐαν ποθοῦντες καὶ Λεοντάρης πάγους,
Σκῶλόν τε καὶ Τέγυραν Ὀρχηστοῦ θ' ἔδος,
καὶ χεῦμα Θερμώδοντος Ὑψάρνου θ' ἕδωρ.

(2) Voir HOMÈRE, *Il.*, II, 494 et suiv., où l'on notera la mention de Skólos, de Graia, d'Onchestos et d'Arné, dont les noms se retrouvent dans le poème de Lycophron.

(3) Il s'agit donc d'une variante. Elle peut avoir été choisie parce que, dans la tradition suivie par Lycophron, les Rhodiens interviennent ailleurs ; voir mon article sur *La légende de Philoctète en Italie méridionale*, p. 7.

(4) Voir ci-dessus, p. 395-396.

(5) Sur les peuples qui se montraient les plus habiles dans l'art de manier la fronde, voir G. Fougères, s.v. *Funda* dans DAREMBERG-SAGLIO, *Dict. des Ant.*, p. 1364 ; F. LAMMERT, *Σφενδονῆται* dans P. W., *RE*, III, A, 1929, col. 1697 et suiv.

(6) Ils interviennent à côté des Mégariens dans la fondation d'Héraclée du Pont ; voir Kf. HANELL, *Megarische Studien*, Lund, 1934, p. 129 ; L. LACROIX, *Monnaies et colonisation dans l'Occident grec*, Bruxelles, 1965 (= *Mémoires de l'Acad. Royale de Belgique, Classe des Lettres*, LVIII, 2), p. 37.

(7) TIMÉE, 566 F 66 JACOBY (= *Schol. ad LYCOPHR.*, 633) : Τίμαιος δὲ φησιν εἰς ταύτας τὰς νήσους ἔλθειν τινὰς τῶν Βοιωτῶν, ἅστας νήσους χοιράδας εἶπεν (scil. Lycophron).

là, on n'en peut douter, des traits empruntés aux indigènes des Baléares, auxquels les Béotiens ont été assimilés. On a jugé absurde cette assimilation (1). Mais elle est conforme aux intentions du poète. Pour lui, les Grecs jetés par la tempête sur les côtes des îles ibériques, à leur retour de la guerre de Troie, sont bel et bien les ancêtres des Baléares (2). Reste à savoir pourquoi Lycophron — ou sa source — a transporté dans des régions aussi éloignées de la Béotie des gens peu enclins, semble-t-il, à émigrer.

*
* *

Dans son commentaire de l'*Alexandra*, Holzinger, traitant du mot *σιουροδοῦται*, fait observer qu'une « peau de mouton » (« Schafspelz ») convenait aux fils de l'antique Arné, dont elle rappelait l'origine (3). La remarque est exacte, car le nom de la ville d'Arné a été effectivement rapproché du mot *ἄρνες*, « moutons » (4). On constate, d'autre part, que Lycophron, pour désigner les Baléares, se sert de l'expression *χοιράδες Γυμνήσιαι* (5). *Χοιράδες* fait allusion aux « récifs » (6) sur lesquels étaient venus se briser les navires des

(1) Voir J. GEFFCKEN, *Timaios' Geographie des Westens*, Berlin, 1892 (= *Philol. Unters.* XIII), p. 4 : « Diese aus Timaios genommene Angabe ist aber eigentlich nur ein Nachtrag zu einer Sittenschilderung der flausbekleideten Barbaren die, wie v. 634 *σιουροδοῦται* — *πεπλωκότες* zeigt, in ganz törichter Weise mit den griechischen Ankömmlichen identifiziert werden. »

(2) Voir le commentaire de C. VON HOLZINGER, *Lycophron's Alexandra*, Leipzig, 1895, au v. 642 (p. 267) : « Insofern die vormaligen Boioter sich auf den Balearen ansiedeln, werden sie in dieser poetischen Darstellung Iberer und ihre geographische Lage wird daher auch nach der Strasse von Gibraltar bestimmt ». L'identité des Béotiens et des Baléares me paraît être, en effet, un élément essentiel de la légende. On enlève à celle-ci une bonne partie de son intérêt et de sa signification quand on adopte l'opinion de E. CIACERI, *La Alessandra di Licofrone*, Catane, 1901 (commentaire aux v. 634 et 642, p. 225-226), selon laquelle les Béotiens seraient distincts des indigènes.

(3) Voir le commentaire de C. VON HOLZINGER, *op. cit.*, aux v. 634-635 (p. 266) : « Sie besitzen keine weiten, gewebten Gewänder (*ἄχλινον*), sondern nur einen Schafspelz der an ihre Abstammung von den Arnaiern erinnert. »

(4) CRATES, fr. 7 MÜLLER, *F.H.G.*, IV, p. 370 (= *Etymol. Magn.*, 145, 53). Voir aussi TZETZES, *ad LYCOPHR.*, 644.

(5) LYCOPHRON, 633.

(6) Au sens de « récif », le terme est fréquent chez les poètes ; voir ARCHILOQUE, fr. 33-34 (LASSERRE) ; THÉOGNIS, 576 ; PINDARE, *Pyth.*, X, 52 ; ESCHYLE, *Eumén.*, 9 ; *Perses*, 422 ; EURIPIDE, *Troyennes*, 89 ; *Andromaque*, 1265 ; THÉOCRITE, XIII, 24 ; *Anth. Pal.*, IX, 60 ; 289. Pour la distinction entre *σκόπελοι* et *χοιράδες*, voir HÉRODOTE, II, 29 ;

Béotiens. Ce détail est emprunté à la réalité et Strabon nous apprend effectivement que les abords des îles ibériques sont *χοιραδῶδεις*, c'est-à-dire « semés de récifs » (1). Néanmoins, pour les anciens comme pour les modernes, *χοιράς* ne peut être séparé de *χοῖρος*, « porc » (2), terme qui suggère à l'esprit un sobriquet bien connu, utilisé dès l'époque de Pindare à propos des Béotiens (3).

Peut-être n'y a-t-il là qu'une coïncidence, mais voici un autre fait qui paraît nous orienter vers une explication du même genre. Traitant de la seconde guerre punique, Dion Cassius, dont le témoignage nous est parvenu grâce au résumé de Zonaras, rapporte que Magon, frère d'Hannibal, quitta l'Espagne pour gagner l'Italie (4). Arrivé dans les parages des Gymnésies, il tenta d'occuper Majorque, où les indigènes le repoussèrent, puis il jeta l'ancre à Minorque, où il hiverna. L'historien ajoute que les trois îles d'Ebesos, de Majorque et de Minorque sont appelées *Γυμνήσιαι* par les Grecs et par les Romains, tandis que les Ibères les dénomment *Ὀθαλλερίαι* et *Ἰασούσαι* (5).

L'emploi de ces termes appelle quelques remarques. « Gymnésies » nous était déjà connu, et il suffira de faire observer qu'il s'applique ici, non seulement à Majorque et à Minorque, mais aussi à

Anth. Pal., VI, 89 ; cf. J. H. SCHMIDT, *Synonymik der griech. Sprache*, II, 1878, p. 187. *Χοιράδες* est le nom donné à deux îlots situés à l'entrée de la baie de Tarente : THUCYDIDE, VII, 33 ; cf. P. WUILLEUMIER, *Tarente des origines à la conquête romaine*, Paris, 1939, p. 7.

(1) STRABON, III, 167 ; dans un autre passage, STRABON, III, 140, l'épithète *χοιραδῶδης* est appliquée à l'embouchure du Baetis (Guadalquivir). Parmi les nombreux îlots qui font partie de l'archipel des Baléares, il en est certainement qui constituaient un danger pour la navigation ; voir PLINE, *N.H.*, III, 78, qui signale, à propos de l'île de *Capraria* (Cabrera), qu'elle est *insidiosas naufragiis*.

(2) Voir A. FICK, *Allgriech. Ortsnamen* dans *Beiträge zur Kunde der indogerman. Sprachen*, 22, 1897, p. 15 ; P. CHANTRAINE, *La formation des noms en grec ancien*, Paris, 1933, p. 353. Pour d'autres métaphores du même genre, où des noms d'animaux servent à désigner des caps ou des îles, voir G. FUCHS, *Geographische Bilder in griech. Ortsnamen*, diss. Erlangen, 1932, p. 79-80.

(3) Sur le « porc de Béotie » (*Βοιωτία ὄς*), voir PINDARE, *Ol.*, VI, 90 ; fr. 95 (TURYN) ; CRATINOS, fr. 310 (KOCK). Sur les traits prêtés aux Béotiens, voir W. RHYS ROBERTS, *The Ancient Boeotians*, Cambridge, 1895, p. 1 et suiv. ; P. GUILLON, *La Béotie antique*, Paris, 1948, p. 79 et suiv.

(4) Sur ces événements, voir TITE-LIVE, XXVIII, 37, 3-10 ; 46, 7 ; APPIEN, *Iber.*, 37.

(5) DION CASSIUS, fr. 57, 49 (BOISSEVAIN) (= ZONARAS, IX, 10, 7-10) : *αἱ νῆσοι δ' αὐταὶ τῇ περὶ τὸν Ἰβήρω ἡπειρῶ ἐπίκεινται· εἰσὶ δὲ τρεῖς, ἃς Ἕλληρες μὲν καὶ Ῥωμαῖοι κοινῇ Γυμνησίας καλοῦσιν, Ὀθαλλερίαις δὲ καὶ Ἰασούσαις οἱ Ἰβήρες.*

une troisième île, Ebesos ou Ebousos (Ibiza), appartenant au groupe des Pityusses (1). *Ὀβάλλερίαι* ou, si l'on adopte une autre transcription *Βαλερίαι* (2), n'est sans doute qu'une variante du nom des Baléares. Reste le terme *Ῥασοῦσαι*, qui n'est pas attesté ailleurs. On a proposé de le corriger en *Πιτνοῦσαι* (3), ce qui semble difficilement acceptable. On a voulu aussi l'associer au mot *ῥεῖν* « pleuvoir » et le traduire par « Regeninseln » (4). Mais le climat des Baléares ne s'accorde guère avec une telle interprétation. Du reste, si l'on prétend faire appel à l'étymologie pour expliquer l'énigmatique *Ῥασοῦσαι*, il paraîtra tout aussi légitime de le rapprocher du mot *ῥς* « porc » (5),

(1) Voir ci-dessus, p. 393.

(2) Voir TZETZES, *ad LYCOPHR.*, 633 : *Βαλερίας ἦτοι ὑγιεινάς*. Y aurait-il dans cette équivalence la trace d'une autre tentative d'étymologie, fondée sur un rapprochement avec le latin *ualère* ?

(3) Voir BOISSEVAIN, dans son édition de DION CASSIUS, I, p. 252 : *Ὀβάλλερίας δὲ καὶ Ῥασοῦσας (-σας B) in Dionis codd. iam corruptum fuisse puo ex Βαλερίαιδας δὲ καὶ Πιτνοῦσαν (-ούσας ?)*. La correction me paraît d'autant plus difficile à admettre que *Πιτνοῦσαι*, terme fort bien attesté par ailleurs, pouvait difficilement passer pour un mot emprunté à la langue des Ibères (sur son étymologie, voir PLINE, *N.H.*, III, 76).

(4) Voir HUEBNER, *Baliæres* dans P. W., *RE*, col. 2824 : « Ganz vereinzelt steht die Nachricht bei Zonaras dass die Iberer (so) die balearischen Inseln Hyassusen oder Regeninseln genannt hätten ». De même Ad. SCHULTEN, *Geografia y Etnografia antiguas de la peninsula Iberica*, I, p. 359. Le nom d'une île proche de la Carie (PLINE, *N.H.*, V, 133) a été aussi associé au nom de la pluie ; voir A. FICK, *Altgriech. Ortsnamen* dans *Beiträge zur Kunde der indogerman. Sprachen*, 22, 1897, p. 16 : « Ῥετοῦσσα ν. an der karischen Küste, hatte nur Regenwasser, ῥετός, Regen ».

(5) A titre de comparaison, on peut invoquer les étymologies qui ont été proposées pour interpréter le nom des Hyades, un groupe d'étoiles de la constellation du Taureau, rattaché tantôt à *ῥεῖν* « pleuvoir », tantôt à *ῥς*, « porc ». Voir A. SCHERER, *Gestirnamen bei den indogerman. Völkern*, Heidelberg, 1953, p. 147, qui conclut en faveur du rapprochement avec *ῥς* : « Ῥάδες bedeutet also « Schweine, Schweinefamilie », vgl. auch *σπάδες-αἱ ῥες, ἐσχηματισμένως* (bildlich). Wenn man den Anblick der Sterngruppe berücksichtigt, in der eine helle Aldebaran unter den viel schwächeren übrigen Sternen hervorleuchtet, so kann kaum ein Zweifel sein, dass die Hyaden ursprünglich als Mutter-sau mit ihren Ferkeln gedacht waren ». Le nom du porc intervient aussi dans la toponymie des îles de l'Égée ; voir les termes *Porcelli*, *Scrofa*, *Γουρονόπουλα*, cités dans les portulans grecs et italiens : K. KRETSCHMER, *Die italienischen Portolane des Mittelalters*, Berlin, 1909, (*Veröffentl. des Inst. für Meereskunde und des geograph. Inst. an der Univ.*, Berlin, 13), p. 661 ; A. DELATTE, *Les portulans grecs*, Liège, 1947, (*Bibl. de la Faculté de philol. et lettres*, 107), p. 278, l. 14 et 16 ; p. 279, l. 1, et les *Compléments*, Bruxelles, 1958 (*Mémoires de l'Acad. Royale de Belgique, Classe des Lettres*, LIII, 1), p. 54, l. 16 et 18. Mais il est possible que *Ῥασοῦσαι*, sous son apparence grecque, recouvre quelque désignation locale. On notera que Zonaras l'associe à « Baléares » et les présente tous deux comme des termes employés par les Ibères.

ce qui nous ramènerait aux Béotiens par la voie déjà indiquée précédemment (1).

*
* *
*

Tout cela reste assurément conjectural. Mais, si l'on cherche à découvrir les raisons qui ont amené les érudits anciens à faire venir des Béotiens dans les Baléares, il semble assez indiqué de recourir aux procédés utilisés par ces mêmes érudits. Beaucoup de traditions relatives aux origines des peuples et des villes ont pour seul fondement une spéculation étymologique (2). En voici quelques exemples que j'emprunte à la région la plus proche des Baléares, c'est-à-dire à l'Ibérie.

La tradition qui fait d'Ulysse le fondateur de Lisbonne repose sur une simple ressemblance entre le nom du héros et celui de la cité, Olisipo (3). En vertu du même principe et selon le même raisonnement, Diomède, fils de Tydée, était devenu le fondateur de la ville de Tudé, située dans le nord-ouest de la péninsule ibérique (4). Une ressemblance de noms tout aussi fortuite avait permis de reconnaître des Grecs et des Hellènes dans certains peuples de l'Ibérie (5).

(1) Le terme *Ἰασσοῦσαι* se prête en tout cas fort bien à un rapprochement avec le mot *Ἰαυτεῖς*, nom d'une ancienne population de la Béotie, employé parfois au sens de « Béotiens ». Le mot *Ἰαυτεῖς* lui-même a été associé par les anciens au mot *ἕς*; voir *Schol. PINDARE, Ol.*, VI, 148 b; *Schol. APOLLONIUS DE RHODES*, 1243 b; *Etymol. Magn.*, 311, 36; TZETZES, *ad LYCOPHR.*, 434.

(2) Voir mon livre *Monnaies et colonisation dans l'Occident grec*, p. 163.

(3) Voir SOLIN, XXIII, 6; cf. Ad. SCHULTEN, *Die Griechen in Spanien* dans *RhM*, 1936, p. 329. Un poète portugais a tiré de cette tradition le sujet d'une épopée; voir Ed. GLASER, *The Odyssean Adventures in Gabriel Pereira de Castro's Ulysses* dans *Bull. des Études portugaises et de l'Institut français au Portugal*, N^o 116, série, 24, 1963, p. 25-75. — On retrouve la légende d'Ulysse associée à une autre ville ibérique, dont le nom nous a été transmis sous la forme *Odysseia*: STRABON, III, 149, 157; cf. Ad. SCHULTEN, *op. cit.*, p. 331; Ad. SCHULTEN, *Odysseia* dans P.W., *RE*, XVII, 1937, col. 1905.

(4) Voir PLINE, *N.H.*, IV, 112; SILIUS ITALICUS, III, 367; XVI, 368. Cf. Ad. SCHULTEN, *Die Griechen in Spanien*, p. 329; Ad. SCHULTEN, *Tude* dans P.W., *RE*, VII A, 1939, col. 771; J. BÉRARD, *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'antiquité*, p. 372, n. 1, écrit à ce sujet: « On peut se demander si la fondation de Tydé par le Tydide ne provient pas d'un calembour ». En fait, il ne peut y avoir de doute sur l'origine de la légende, due à une spéculation étymologique.

(5) Il s'agit de peuples désignés sous les noms de *Helleni* et de *Groui* (ou *Grauii*): PLINE, *N.H.*, IV, 112; SILIUS ITALICUS, III, 366. Cf. Ad. SCHULTEN, *Die Griechen in Spanien*, p. 329 et les articles consacrés à ces peuples par HUEBNER, *Groui* dans P.W., *RE*, VII, 1912, col. 1897 et par Ad. SCHULTEN, *Helleni* dans P.W., *RE*, VIII, 1913, col. 173.

N'oublions pas non plus l'exemple fameux de Sagonte, transformée en colonie grecque par suite d'un rapprochement avec le nom de Zacynthos (1). Schulten avait jadis réuni toute une série d'observations du même genre, qui montrent l'importance du procédé (2). Cela ne l'a pas empêché de s'inspirer à son tour des anciens et de leurs combinaisons étymologiques en faisant de la ville de Lébédontia en Ibérie une colonie de Lébédos en Asie Mineure (3).

*
* *

Je citerai un dernier exemple, qui me paraît offrir un intérêt particulier. La ville de Rhodé (Rosas) en Ibérie est une colonie fondée par les Phocéens de Marseille. Toutefois, une tradition rapporte que les Phocéens auraient été devancés par les Rhodiens qui seraient venus s'établir à cet endroit bien avant l'ère des Olympiades (4). La plupart des savants prennent cette tradition fort au sérieux (5). Mais on est en droit de se demander s'il ne s'agit pas, ici encore, d'une simple analogie. C'était l'avis de P. Perdrizet. Dans un article aujourd'hui bien oublié, le savant français notait que « les géographes et historiens anciens et modernes qui ont cru à cette illustre origine de la ville catalane ont été dupes d'une ressemblance

(1) Sur ces traditions, voir TITE-LIVE, XXI, 7, 2 ; STRABON, III, 159 ; PLINE, *N.H.*, XVI, 216. Cf. Ad. SCHULTEN, *Die Griechen in Spanien*, p. 332 ; Ad. SCHULTEN, *Saguntum* dans P.W., *RE*, I, A, 1920, col. 1755-1756.

(2) Voir son article *Die Griechen in Spanien*, p. 326 et suiv.

(3) Ad. SCHULTEN, *Die Griechen in Spanien*, p. 319 : « Nach dem Mons Sellus, dem Col Alba nördlich der Ebrömündung, nennt Avien 509 die Stadt *Lebed-ontia*. Sie muss eine Kolonie von Lebed-os in Kleinasien westlich von Ephesos sein. Der Name ist derselbe, nur dass Lebed-ontia das westliche Suffix -ont hat. An der griechischen Kolonisation der Ostküste waren also ausser den Phokäern noch andere Städte beteiligt, so Lebedos ».

(4) PSEUDO-SCYMNOS, 204-206 ; STRABON, III, 160 ; XIV, 654 ; EUSTATHE, *ad DION. Periég.*, 504 ; cf. J. BÉRARD, *La colonisation grecque*, p. 62.

(5) Sur cette question, voir, parmi les travaux récents, A. GARCÍA Y BELLIDO, *Las primeras navegaciones griegas a Iberia* dans *AEA*, 1940, p. 107 et suiv., et l'ouvrage du même savant, *Hispania graeca*, II, Barcelone, 1948, p. 55 et suiv. ; T. J. DUNBABIN, *The Western Greeks*, Oxford, 1948, p. 237 et 340 ; H. ROLLAND, *Fouilles de Saint-Blaise*, Paris, 1951, (Suppl. à *Gallia*, III), p. 207 ; J. JANNORAY, *Enscrune*, Paris, 1955, p. 280 ; Fr. VILLARD, *La céramique grecque de Marseille*, p. 73 ; F. BENOIT, *Recherches sur l'hellénisation du midi de la Gaule*, Aix-en-Provence, 1965, p. 29. Mais on peut maintenant se reporter aux judicieuses observations de J. P. MOREL dans *La Parola del Passato*, 1966, p. 380 ss.

fortuite de noms dont avait abusé la vanité grecque »⁽¹⁾. Il me semble que ces réflexions ont gardé toute leur valeur. Elles s'appliquent en tout cas aux traditions que nous venons d'examiner. Cette « vanité grecque » ne s'est pas seulement manifestée à propos de Rhodé et de ses origines rhodiennes. Elle a transféré dans les Baléares des Rhodiens ou des Béotiens, enrichissant ainsi d'un nouvel épisode l'histoire de ces navigations périlleuses entreprises par les héros grecs à leur retour de l'expédition contre Troie.

Liège.

L. LACROIX.

(1) P. PERDRIZET dans *REA*, 1902, p. 16. C'était aussi l'avis de H. VAN GELDER, *Geschichte der alten Rhodier*, La Haye, 1900, p. 69 : « Offenbar verleitete der Name, der wahrscheinlich die hellenisirte Form einer einheimischer Ortsbenennung war, zu der Annahme, dass es eine ursprünglich rhodische Gründung gewesen wäre ». SCHULTEN rejetait la tradition rhodienne d'une manière tout aussi catégorique ; voir *Ῥόδη* dans P. W., *RE*, I A, 1920, col. 954 : « nicht, wie Strabon und Scymn. meinen, Gründung der Rhodier ». Mais il semble avoir changé d'avis, comme l'indiquent ses observations à ce sujet dans *Die Griechen in Spanien*, p. 321-322. Voir aussi Fr. VILLARD, *La céramique grecque de Marseille*, p. 73, qui écrit, à propos de la prétendue intervention des Rhodiens à Rhodanousia : « On doit se demander dans quelle mesure le nom de Rhodé, rapproché de celui du Rhône (*Ῥοδανός*), a joué un rôle dans l'élaboration de cette tradition rhodienne ».